

JEAN TEITGEN (1913-2003) : UN MILITANT DE LA PREMIÈRE HEURE.

C'est avec regret et émotion qu'on a appris le décès, à l'âge de 90 ans, survenu si discrètement au creux de l'été caniculaire, de Jean Teitgen, ancien rédacteur-en-chef du "Journal parlé" de la "Radiodiffusion française" (RTF et ORTF) au temps de sa diffusion à partir des studios du 118 Champs-Élysées ; ancien vice-président du Conseil municipal de Paris, membre du Comité central de la Licra.

La cérémonie religieuse a été célébrée le 28 juillet dans l'intimité familiale, avec ses trois enfants et cinq petits-enfants, à Colombe-lès-Vesoul, village de 405 âmes en Haute-Saône.

Né en 1913, à Rennes, il était le fils du bâtonnier Henri Teitgen, déporté à Buchenwald à 60 ans, vice-président de l'Assemblée nationale sous la IV^e.

Après ses études à la Faculté de droit et des Lettres de Nancy, diplômé de l'Institut commercial et certificat d'histoire, il commença une carrière bancaire comme inspecteur à la BNCI (1937-1944). Mobilisé en 1939, il avait été fait prisonnier de guerre, en juin 1940, comme Georges Bidault.

Doyen des journalistes parlementaires

Virage au lendemain de la Libération, Jean Teitgen se tourne vers le journalisme politique et radiophonique, en même temps qu'il collabore à des périodiques comme "*Démocratie moderne*", "*Forces nouvelles*" ou "*Le Nouvel Alsacien*" (Strasbourg).

Il honora longtemps le journalisme parlementaire dont il était l'un des doyens (depuis 1947). Des "*Pas-perdus*" au salon des "*Quatre colonnes*", il arpenta assidûment les "*couloirs*", témoin de la grande époque de la vie parlementaire, fervent défenseur des exigences démocratiques, ardent militant de la construction européenne naissante, toujours ouvert, chaleureux et enthousiaste.

Homme de dialogue et de confrontation, il prit part avec fougue, dans les années cinquante, aux vifs débats de la célèbre émission radiophonique hebdomadaire de grande écoute (quand la TV était inexistante); intitulée "*La Tribune des journalistes parlementaires*" animée par Paul Guimard, donnant la réplique à Jean Guignebert, Louis Gabriel-Robinet ("*Le Figaro*"), Henri Noguères ("*Le Populaire*"), Jean Ferniot ("*France Tireur*"), etc.

"Mes amis, au secours..." (1 février 1954)

C'est Jean Teitgen qui, surmontant certaines réticences en haut lieu, prit seul la responsabilité de diffuser en direct sur l'antenne de la RTF, transmis par téléphone, le lundi 1 février 1954, à 13h, l'inoubliable "Appel de l'abbé Pierre" : "*Mes amis, au secours ...*", appel qui secoua une France engourdie à -12° et dont l'écho reste vivace cinquante ans après.

Élu dans le XV^e secteur parisien (II^e, IV^e, XI^e arrondt), il fut réélu en 1947 et 1953, battu en 1959, il appartint ensuite au "Centre démocrate" dont il sera le candidat aux "législatives" de 1967 dans le Val d'Oise (I^o circ.). Il rejoignit ensuite la "Fédération des Réformateurs" (1975), puis le CDS en 1971 qu'il quitta en 1988.

À l'Hôtel de ville de la capitale, Jean Teitgen, bon orateur, habile débatteur, fut élu simultanément conseiller municipal de Paris (1945-1959), vice-président de l'Assemblée municipale (1953), ainsi que conseiller général de l'ex-Seine, sous l'étiquette MRP. Il préside le groupe du MRP.

Au nom du Conseil de Paris unanime, le maire de la capitale, M. Bertrand Delanoë, a tenu à rendre hommage publiquement à la mémoire de Jean Teitgen (élu au lendemain de la Libération), à l'ouverture de la séance du Conseil, le 23 septembre dernier.

Son frère cadet Paul (1919-1991), déporté lui aussi, secrétaire général de la préfecture d'Alger en 1956, préféra donner sa démission, afin de désavouer catégoriquement certaines pratiques de la torture tolérée par quelques chefs militaires en Algérie.

Son frère aîné Pierre-Henri (1908-1997), universitaire, évadé en août 1944 du dernier train de déportation parti de Royallieu-Compiègne (Oise), en s'échappant par le toit du wagon en marche, avec l'aide d'une petite scie de dentiste, se retrouva huit jours plus tard, ministre de l'information dans le premier gouvernement provisoire du général de Gaulle qui le fit "*Compagnon de la Libération*" (1945). Cf. "*Faites entrer le témoin suivant, 1940-1968*". Ed. "*Ouest-France*" 1988, 543 p., préface François Régis Hutin.

À ce titre, il délivra et signa en décembre 1944, dans son bureau ministériel du 22 avenue Friedland (8^e), "*l'autorisation de paraître*" du futur quotidien du soir "*Le Monde*", fournit des rames de papier journal (denrée alors rare), lui attribua l'imprimerie de la rue des Italiens (ex "*Le Temps*"), procura les subsides pour payer la première mensualité du personnel, plaça à la tête du nouveau journal un triumvirat composé de Hubert Beuve-Méry, René Courtin et Funck-Brentano.

Son neveu, Francis Teitgen, avocat honoraire à 51 ans, ancien bâtonnier à Paris 1998-2002), est désormais actionnaire et directeur général, à Rennes, du premier quotidien régional "*Ouest-France*".

Jean Teitgen, homme de conviction, résolument fidèle à ses idéaux et à ses amitiés, animé par une foi inébranlable, laisse en 1981, en 151 pages, un ouvrage-témoignage nuancé sur le gaullisme politique entre le coup du 13 mai 1958 et 1969, intitulé "*Le gaullisme en question*" (Julliard, 1958). et précédé d'une longue préface d'Etienne Borne.

La fin de sa vie, dans la solitude, fut assombrie par la perte de sa chère épouse, née Colette Billet, également militante et fille d'un élu démocrate-chrétien d'avant-guerre, à la mairie de Valenciennes (Nord).

Ce militant de la lutte clandestine - comme toute la famille Teitgen - , résistant (réseau et journal "*Résistance*") de la première heure, était titulaire de la croix de la Légion d'honneur, de la Médaille de volontaire de la Résistance, de la Médaille de la Reconnaissance française.

A Dieu Jean.

Georges VERPRAET

L'AMI JEAN

Jean Teitgen nous a quittés. Il nous manque.

Je le revois aujourd'hui, avec sa foi militante, son talent, son courage, son intransigeance, ses colères généreuses, ses combats pour toutes les causes qui nous étaient chères.

Oui, c'était avant tout un militant ! Dans sa famille, on avait le sang chaud. On détestait la tiédeur. On refusait les compromissions. Cela, parfois, a pu le desservir dans sa carrière. Mais ses confrères le respectaient et l'aimaient bien.

J'ai eu la joie d'être avec lui, pendant plusieurs années, le porte-parole de la presse MRP, et de "Forces Nouvelles", à la tribune des journalistes parlementaires de la radio. Ce furent de belles joutes, courtoises et animées, face à Jean-Gabriel Robinet, Jean Ferniot, Jacques Fauvet, Pierre Daix et d'autres bonnes plumes ...

Jean Teitgen a toujours été fidèle au MRP et marqué son attachement à notre Amicale. Depuis quelques années, la dégradation de sa santé nous avait privés de sa présence. Mais, nous le savons, sa pensée et son cœur restaient proches de nous.

Merci, Jean pour tout ce que tu as écrit et fait au service de nos idées ! Et merci pour l'exemple de journalisme engagé que tu nous laisses, honnête, exempt de sectarisme et respectueux des personnes.

Jacques Mallet

François Béranger, fils d'André...

Né en 1937 à Amilly (Loiret), le pays d'Aristide Bruant, François Béranger, grand chanteur libertaire, vient de mourir d'un cancer.

Il avait été dans sa jeunesse ouvrier chez Renault, comme son père, à Billancourt. Sa mère était couturière à domicile, à Suresnes. Dans cette famille catholique, le peuple des travailleurs était une seconde famille.

Il aurait pu suivre la voie de son père, engagé dans la CFTC et chargé de la mobilisation des troupes grâce à son talent de tribun. Mais après son service militaire à Oran durant la guerre d'Algérie, il s'orienta vers l'écriture, le spectacle, la radio et la chanson pour dire, à sa façon, mais comme son père, sa contestation de l'ordre social établi.

Et ce père, c'est André Béranger, (né à Suresnes en 1907), militant ouvrier MRP, député MRP de la Nièvre de 1945 à 1951, adversaire du jeune François Mitterrand qui, lors des campagnes électorales de 1945 et 1946, animait la coalition de la droite locale contre le MRP et son candidat Béranger, qui, à son avis, faisaient le jeu des communistes.

Diable ! On en tremble encore.

Son petit fils, Stéphane, mon voisin à Meudon, m'informe que ses grands-parents (André, 96 ans, et son épouse) passent leur retraite à Montpellier (ce que nous ignorions).

J.P.